

La place de l'enfant dans la famille et dans la société chez Diderot et chez Rousseau

Jelige: tavasz

Table des matières

Introduction	2
La transformation de l'éducation au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle	4
1. La place de l'enfant dans la société	7
1.1. L'éducation selon le statut social de l'enfant	7
1.1.1. Avantage et désavantage d'être pauvre ou riche	8
1.1.2. Différences dans l'éducation selon le sexe de l'enfant– l'éducation des filles..	11
2. Les personnages ayant un rôle important dans l'éducation de l'enfant.....	15
2.1. Les parents comme précepteurs.....	15
2.1.1. Le père.....	17
2.1.2. La mère.....	19
2.2. Les caractéristiques d'un bon maître et sa relation avec l'enfant.....	20
Conclusion.....	24
Références bibliographiques	26

Introduction

Dans cette analyse, nous avons l'intention d'étudier la question de l'éducation dans quelques oeuvres de Denis Diderot que nous mettons en parallèle avec les théories de Jean-Jacques Rousseau, considéré comme le plus important philosophe français du XVIII^e siècle traitant de l'éducation et souvent des mêmes sujets que son « frère-ennemi ». C'est dans la seconde moitié du siècle que ce problème a commencé à intéresser les contemporains et énormément d'ouvrages sont nés concernant ce sujet. De cette grande masse, nous avons choisi les deux auteurs, dont les réflexions sur l'enfance et sur les méthodes de l'éducation nous sont parus les plus impressionnantes et innovantes par rapport à l'époque.

Pour la réalisation de ce travail, nous avons analysé à la fois des ouvrages fictionnels et théoriques des deux philosophes dans lesquels ces questions apparaissent d'une manière intéressante, malgré le fait que ce n'est pas toujours ce sujet qui est au centre. Le corpus se compose ainsi des textes de genres variés, de la fiction aux réflexions philosophiques. Dans ce travail, nous avons essayé de prendre une certaine distance critique selon le genre et l'intention de l'auteur.

Nous cherchons à mettre en relief les pensées éducatives de Diderot dans les *Mélanges pour Catherine II* et le *Plan d'une Université*, destinés tous les deux à l'impératrice de Russie, et en particulier les chapitres où Diderot parle de la place de l'enfant dans la société ou des questions de l'éducation. Nous pouvons connaître également, quoique de manière plus indirecte, ses pensées sur l'enfance dans la fiction intitulée *Neveu de Rameau*, comme la discussion des deux personnages du dialogue se concentre sur les rôles parentaux et sur l'éducation en général. Une troisième sorte de texte, sa correspondance, différente par son intimité, montre aussi son intérêt à l'égard de ces sujets: nous analyserons sa lettre *A la comtesse de Forbach* pour compléter notre corpus.

La conception sur l'enfance de Diderot est beaucoup moins connue que celle de Rousseau, développée non seulement à la même époque, mais aussi dans les ouvrages de genres très différents. C'est la raison pour laquelle nous avons mis en parallèle la conception de l'enfant et de l'éducation des deux philosophes, mais nous soulignons également les divergences de leur réflexion.

Dans cette analyse, nous avons également pour but, tout en prenant en considération l'ouvrage bien connu de Rousseau, *l'Emile ou de l'éducation*, de voir ses idées plus indirectement exprimées dans quelques lettres de son roman : *Julie ou la Nouvelle Héloïse*.

Les questions traitées peuvent être abordées de nombreux points de vue, ainsi nous avons utilisé une large gamme de littérature critique : en dehors des ouvrages philosophiques et littéraires, des oeuvres s'occupant de l'histoire de la pédagogie nous ont été très utiles.

Nous trouvons important de souligner que les questions que nous abordons ici n'ont pas été encore analysées de manière complexe ni par les études littéraires ou philosophiques, ni par les ouvrages de pédagogie. Pour développer notre sujet, nous nous appuyons premièrement sur la littérature critique de Diderot, nous avons surtout profité de l'étude de Lucette Perol : *Diderot et les problèmes de l'éducation*¹. L'ouvrage intitulé *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*² de Georges Snyders nous a permis de mieux comprendre le rôle que l'enfant occupait dans la société du siècle.

Au cours de toute l'analyse, nous avons l'intention de prendre en considération les sujets qui se montrent très importantes dans la réflexion de tous les deux philosophes, c'est la raison pour laquelle ce travail s'organise autour de trois sujets qui sont étroitement liés : la transformation de la conception sur l'enfance, la place que l'enfant occupe dans la famille, et dans une unité plus large, dans la société.

¹ PEROL, Lucette, « Diderot et les problèmes de l'éducation » in : *Diderot : Il politico, il filosofo, lo scrittore. A cura di Alfredo Mango*, Milano, 1986. (Désormais : PEROL, « Diderot et les problèmes de l'éducation »)

² SNYDERS, Georges, *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1965. (Désormais : SNYDERS, *La pédagogie en France*)

La transformation de l'éducation au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle

Dans la conception de l'enfance, un changement fondamental s'est produit au XVIII^e siècle. Les parents, qui ont considéré leurs enfants comme de petits adultes, ont commencé à prendre en considération que l'enfant a aussi sa propre manière de penser et d'agir. Cette transformation a entraîné un changement aussi bien dans les théories éducatives que dans la pratique de l'éducation. Jusqu'à cette époque, l'éducation s'est déroulée en grande partie dans les institutions monacales, étant donné qu'elle a été fondée sur le fait qu'il faut déraciner le mal dans l'enfant. Par la transformation du mode de vie, c'est la bourgeoisie qui a premièrement reconnu que l'enfant fait une partie intégrante de la famille et qu'il ne faut pas le renfermer dans un univers clos, et qu'il vaut mieux les former pour le monde contemporain³.

Les ecclésiastiques et les fils d'officier ont été formés en premier lieu dans les collèges. Le « collège » signifie à cette époque des établissements d'enseignement secondaire. Dans ces institutions des différentes congrégations (jésuites, oratoriens etc.), les élèves s'occupent de la lecture, de la traduction et de l'explication des anciens auteurs latin et grec, mais la formation des écoliers ne se constitue pas seulement de la transmission des connaissances scientifiques, mais ils apprennent également le comportement adéquat et ils reçoivent une certaine éducation morale⁴. Diderot qui fréquente lui-même le collège des jésuites de Langres (entre 1723 et 1728), et lui aussi, il a dû savoir lire, écrire et compter, et il devait même avoir des connaissances de la langue latine⁵. Il formule une critique vive de ce collège jésuite dans la *Réfutation d'Helvétius* :

J'ai passé les premières années de ma vie dans les écoles publiques, et j'ai vu quatre ou cinq élèves, supérieurs à tous les autres, se succéder pendant le cours entier de l'année, dans les places d'honneur, et décourager le reste de la classe.

J'ai vu tous les soins du professeur se concentrer dans ce petit nombre de sujets d'élite, et tous les autres enfants négligés.

J'ai vu ces cinq ou six sujets merveilleux occupés pendant six ou sept ans de l'étude des langues anciennes qu'ils n'avaient point apprises.

Je les ai vus tous sortir du collège sots, ignorants et corrompus.

Je les ai vus passer successivement sous six professeurs, dont chacun avait sa manière d'enseigner.

J'ai vu l'instruction générale des élèves négligée, pour en préparer deux ou trois à des actes publics.

J'ai vu cette règle, inflexible pour les enfants des pauvres, se prêter à toutes les fantaisies des enfants des riches.

³ SNYDERS, *La pédagogie en France*, Paris, PUF, 1965. p. 269-270.

⁴ PUKÁNSZKY Béla, *A gyermekkor története*, Budapest, Műszaki Könyvkiadó, 2002. p. 118. (Désormais : PUKÁNSZKY, *A gyermekkor története*)

⁵ STENGER, Gerhardt, *Diderot. Le combattant de la liberté*, Paris, Perrin, 2013. p. 23.

J'ai vu les enfants de ces derniers aller chercher deux fois la semaine dans la maison paternelle, le goût des études, et le répandre parmi leurs camarades.

Et je me suis écrié : « Malheur au père qui peut faire élever son enfant à côté de lui et qui l'envoie dans une école publique. »⁶

Diderot suit cette réflexion dans les *Mélanges* aussi : « notre éducation, bornée à l'étude des langues, a été jusqu'à présent monastique. On dirait que tous les enfants renfermés dans nos collèges sont destinés ou à la magistrature ou à l'Eglise »⁷.

Les penseurs de cette époque argumentent pour l'accès à des connaissances actuelles et utilisables comme les sciences naturelles ou les « arts mécaniques ». Au lieu de l'éducation religieuse, les parents optent également pour une éducation qui « prépare l'enfant à agir dans le monde »⁸.

Parallèlement avec ces changements, la confiance en l'enfant s'élabore lentement et la vie commune des parents avec leurs enfants se répand. C'est à l'intérieur de la famille bourgeoise que ce changement s'est déroulé le plus vite. La famille nucléaire se substitue à la nombreuse famille médiévale. Le nombre des enfants baisse et l'âge des époux s'approche qui ont pour conséquence que les parents consacrent plus de temps à leurs enfants⁹. Le mode de vie bourgeoise rend possible une vie paisible et c'est naturel pour eux que l'enfant participe dans les tâches quotidiennes¹⁰.

C'est au cours du XVIII^e siècle que l'éducation devient affaire publique et de plus en plus d'ouvrages pédagogiques naissent¹¹. Dans la philosophie de Rousseau et de Diderot, l'éducation occupe une place centrale. Chez tous les deux auteurs, elle constitue également une question sociale, morale et politique, mais l'opinion de Diderot et de Rousseau est fondamentalement différente dans tous les domaines. Rousseau laisse évoluer l'enfant lentement, suivant sa propre nature et isolé de la société, tandis que Diderot propose une éducation institutionnelle pour chaque enfant. Les deux auteurs diffèrent également en ce qui concerne le but de l'éducation et la méthode éducative.

⁶ DIDEROT, Denis, *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme*, in *Oeuvres*, Tome I, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1994. p. 919.

⁷ DIDEROT, Denis, *Mélanges philosophiques, historiques, etc., pour Catherine II*, in *Oeuvres*, Tome III, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1995. p. 286. (Désormais : DIDEROT, *Mélanges*)

⁸ SNYDERS, *La pédagogie en France*, p. 356 ; 361.

⁹ PUKÁNSZKY, *A gyermekkor története*, p. 122-123.

¹⁰ SNYDERS, *La pédagogie en France*, p. 304.

¹¹ Parmi les nombreuses ouvrages publiés à l'époque qui nous intéresse, nous ne mentionnons que quelques-uns : Abbé GEDOYN, *De l'éducation des enfants* (1730) ; Caradeuc de LA CHALOTAIS, *Essai d'éducation nationale ou Plan d'Études pour la jeunesse* (1763) ; Guyton de MORVEAU, *Mémoire sur l'éducation publique* (1764) ; Président ROLLAND, *Compte rendu relativement au plan d'étude à suivre dans les collèges* (1770) ; ROLLIN, *Traité des études*, 4 vol. (1726-1728) ; VOLTAIRE, *L'éducation des filles* (1761) etc.

Diderot et Rousseau parlent encore de la différence de l'éducation des garçons et des filles. De ce point de vue, Diderot est plus libéral que Rousseau, il envisage pour les filles une éducation qui leur donne des connaissances qui peuvent être utiles dans leur vie ultérieure. Les deux auteurs sont quand même d'accord sur le fait que le but de leur éducation est de devenir une fille honnête.

Dans ce qui suit, nous allons nous occuper d'abord de la manière dont Diderot envisage l'éducation des enfants pauvres et des enfants riches ; ensuite nous allons traiter de l'éducation des filles ; enfin le rôle des adultes qui peuvent intervenir dans l'éducation : les maîtres et les parents.

1. La place de l'enfant dans la société

1.1. L'éducation selon le statut social de l'enfant

En rédigeant pour Catherine II un ouvrage de l'éducation, Diderot se permet d'exprimer ses pensées librement. Dans ces ouvrages théoriques, on peut distinguer trois niveaux : le premier est celui des idées générales ; le deuxième présente les méthodes par lesquelles il trouve sa théorie réalisable et en même temps critique les méthodes françaises. Le troisième niveau est constitué par les conseils pratiques et concrets donnés à l'impératrice Catherine II.

Parlant de la Russie, il pense évidemment à la situation de son pays. Il n'est pas satisfait de l'enseignement français contemporain, selon lui, cette sorte d'éducation ne donne pas un savoir vraiment utile et nécessaire :

On nous élève, on nous élève assez bien ; nous ne manquons ni d'instituteurs ni d'instruction. Mais à quoi nous sert cette éducation ? quelle importance pouvons-nous y mettre ? à quoi nous mène-t-elle ? à être plus ou moins agréables en société ; à obtenir la préférence sur un rival auprès d'une femme ; à être des petits soupers d'un grand seigneur ; à plaire ; à être accueilli par des vizirs tourmentés d'un profond ennui¹².

Diderot formule l'idée que déjà le but de l'éducation est mal désigné, et que ce défaut provient du fait que l'instruction n'est pas mise sous l'autorité de l'État. La pensée qu'il faudrait mettre une partie de l'éducation dans des cadres nationaux, pourrait résoudre un autre problème aussi qui intéresse particulièrement les contemporains, notamment l'instruction des enfants de basse extraction. Diderot rédige sa proposition à la solution de ce problème dans le chapitre XXV des *Mélanges pour Catherine II*. L'écrivain élabore un enseignement qui est à la fois obligatoire et gratuit. Il exprime un idéal, selon lequel tout le monde pourrait étudier jusqu'au maximum de ses possibilités. Diderot suggère que les enfants pauvres devraient être éduqués de la même manière que les enfants riches ; néanmoins, nous pouvons apercevoir des différences entre le but de leur éducation.

Son but ultime ne diffère pas de celui de ses contemporains ; il consiste dans la formation de bons citoyens et de bons pères de famille. Il rédige ce but dans le *Plan d'une Université* de la façon suivante :

il s'agit de donner au souverain des sujets zélés et fidèles ; à l'empire, des citoyens utiles ; à la société, des particuliers instruits, honnêtes et même aimables ; à la famille, de bons époux et de bons pères¹³.

¹² DIDEROT, *Mélanges*, p. 303-304.

¹³ DIDEROT, Denis, *Plan d'une université*, in *Oeuvres*, Tome III, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1995. p. 416-417. (Désormais : DIDEROT, *Plan d'une université*)

1.1.1. Avantage et désavantage d'être pauvre ou riche

Diderot considère qu'il est d'une importance fondamentale que les enfants venus d'une famille de statut social bas reçoivent également un enseignement. Ils ont un plus grand besoin de l'instruction, car c'est une possibilité pour eux à l'ascension sociale.

L'auteur pense que dans les familles pauvres, les parents ne peuvent pas accorder une attention suffisante à l'enfant. Cependant, au lieu de considérer cette situation comme un désavantage, il souligne plutôt le bon côté :

[ils] sont élevés plus sévèrement ; moins chers à leurs parents indigents, ils en sont moins corrompus ; ils n'imaginent pas qu'on sait tout sans rien apprendre ; ils se tourmentent ; ils travaillent ; ils se hâtent de sortir de leur obscurité, l'unique moyen d'obtenir les aisances de la vie qui leur manquent, ou de s'en consoler par la considération générale, l'estime de leurs semblables, et la conscience de leur valeur¹⁴.

Les enfants pauvres doivent donc faire un grand effort pour obtenir l'estime sociale. Ils sont également motivés à travailler sérieusement, car ils sont obligés à gagner de l'argent. Ce motif dernier n'incite pas les riches à étudier car ils vivent dans l'aisance depuis leur naissance. Diderot constate que la grande fortune rend les gens molles, et présente par un exemple les conséquences néfastes de la richesse sur le fils d'un homme enrichi par le commerce :

il [...] ne veut rien faire ; ses bras faibles et délicats lui ont donné de l'aversion pour la navette, la scie ou le marteau ; il se lève tard ; il reste assis la tête penchée sur la poitrine ; il réfléchit ; il médite ; il se fait poète, orateur, prêtre ou philosophe¹⁵.

Ne pas être obligé à faire quelque chose d'utile déforme donc l'enfant physiquement, mais aussi moralement. En plus, une société a besoin des membres utiles et la carrière intellectuelle exige aussi une préparation longue.

L'auteur fait la distinction entre le caractère des enfants venus de la campagne et ceux qui habitent la ville. Il décrit les enfants de la campagne « robuste » et « vigoureux » face aux enfants des riches bourgeois qui sont plutôt « faibles » et malades¹⁶.

Si Diderot établit une différence entre les riches et les pauvres du point de vue des matières enseignées, c'est pour démontrer que ces derniers ont un plus grand besoin de bien apprendre les matières de base, c'est à dire « lire, écrire, orthographier couramment sa langue » et « former les caractères de l'arithmétique »¹⁷. Mais si les hommes de métiers apprennent à écrire aussi, c'est un avantage particulier, car ainsi un autre avenir s'ouvre

¹⁴ DIDEROT, *Mélanges*, p. 283.

¹⁵ DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 487.

¹⁶ Ibid., p. 491.

¹⁷ Ibid., p. 430.

devant eux¹⁸. Diderot exprime son avis concernant ce sujet dans l'article « Écriture » de l'*Encyclopédie* :

Il n'est pas nécessaire qu'un enfant qui a de la fortune sache écrire comme un maître d'école ; mais celui qui a des parents pauvres et qui trouve l'occasion de se perfectionner dans l'écriture, ne connaît pas toute l'importance de cette ressource, s'il la néglige. Pour une circonstance où l'on serait bien-aise d'avoir un homme qui sût dessiner, il y en a cent où l'on a besoin d'un homme qui sache écrire¹⁹.

Dans les *Mélanges*, Diderot exprime son idée de la différenciation des élèves selon la situation financière de leur famille. Il répartit les élèves en trois groupes en raison du financement de leur enseignement : les pensionnaires, les boursiers et les externes.

Le premier groupe est celui des pensionnaires, « enfants des parents aisés, mais trop distraits ou trop occupés pour veiller eux-mêmes sur leurs enfants ». Ils sont donc les enfants riches, et la leçon la plus importante pour eux est d'apprendre l'égalité. Diderot juge important qu'à l'école, ils ne soient entourés ni de précepteurs particuliers, ni de valets et de cette manière, il apprennent l'égalité. Il veut qu'« un pensionnaire noble soit aussi parfaitement sous la férule du maître que le pensionnaire roturier ; et que celui-ci puisse s'en venger s'il est insolent ».

Les membres du groupe suivant sont les externes, qui devraient porter un vêtement d'école afin d'éviter l'école buissonnière. Ils habitent chez eux, ils ont « des parents en état de les garder, de les nourrir, de les vêtir, de fournir à toutes dépenses et de les envoyer à l'école ».

Enfin, le dernier groupe est celui des boursiers qui sont « les enfants de ceux qui ne sont pas assez aisés pour fournir soit à l'éducation, soit à la subsistance de leurs enfants, et que le collège adopte ». Ils reçoivent leur bourse du souverain, des grands seigneurs ou des riches particuliers. Pour une bourse vacante, Diderot propose d'introduire le concours qui motive les enfants et les parents. Pour éviter que les boursiers soient humiliés, ils seront éduqués séparément, parce qu'ils sont méprisés par les deux autres groupes. Il juge encore important que « les parents, pendant la durée de l'éducation, perdissent toute autorité sur leurs enfants ». Cela montre une certaine méfiance à l'égard des préjugés concernant les familles d'origine basse, et constate que malgré leur situation financière, « presque tous les hommes

¹⁸ PEROL, Lucette, « Diderot et les problèmes de l'éducation » in : *Diderot : Il politico, il filosofo, lo scrittore. A cura di Alfredo Mango*, Milano, 1986, p. 155.

¹⁹ DIDEROT, Denis, « Écriture », in *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la dir. de Diderot et d'Alembert, [<http://artflx.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.4:647:12.encyclopedia0311.3752223>] (consulté le 2 avril 2013, 20:01)

qui se distinguent dans les sciences et dans les arts sont de basse extraction » ; au contraire, les enfants riches « imaginent [...] qu'on sait tout sans rien apprendre »²⁰.

La question du concours revient plusieurs fois dans la réflexion de Diderot. Cette pratique existe déjà en France, à la Faculté de droit. Diderot a donc trouvé un exemple pratique qui fonctionne bien, il connaît son processus et il pense que c'est possible de l'élargir sur tous les domaines de la vie du travail. Il veut assurer que la possibilité de devenir n'importe quoi soit ouverte à tout le monde. L'écrivain trouve l'utilité de l'introduction des concours dans le fait qu'il « ferme la porte aux injustices connues sous le nom de faveurs et de grâces » et par cela, il a l'intention d'éviter que « l'or devienne le premier mobile d'une nation »²¹.

Dans le chapitre IV des *Mélanges*, Diderot parle encore de l'importance des concours, mais avec plus de vigueur et d'ironie qui font penser au *Neveu de Rameau*. Il retrace un dialogue entre l'abbé et une mère qui a deux garçons. Les mots finaux de la mère reflètent bien la conception traditionnelle de l'éducation. Elle confie ses enfants à l'abbé en ces termes :

« - Adieu, mes petits. Amusez-vous bien ; et vous, l'abbé, n'oubliez pas ce que je vous ai dit hier au soir. Mes enfants seront riches, et je ne sens pas la nécessité de toutes ces connaissances qui ne sont d'aucune ressource avec les femmes et dont ils pourront toujours se passer. Mais tandis que je m'amuse à bavarder, la comtesse s'impatiente : adieu, adieu. »

Et ce qu'il y a de très plaisant, c'est que c'est l'abbé qui a tort, et la mère qui a raison.²²

Par cette discussion, l'auteur laisse le lecteur de tirer la conclusion lui-même. En fait, ce n'est pas l'abbé qui devrait éduquer ces garçons pour la vie en société, car lui-même, il ne s'y connaît pas.

La particularité du plan de Diderot consiste dans le fait qu'il élabore un enseignement obligatoire et gratuit qui donne à tout le monde la possibilité de s'instruire, en proposant aux moins aisés des bourses d'entretiens et une sorte de « pré-salaire »²³. Cette sorte d'éducation, qui pourrait mener à l'ascension sociale est quand même rejetée par Diderot :

Rien n'est plus funeste à la société que ce dédain des pères pour leur profession et que ces émigrations insensées d'un état dans un autre²⁴.

L'auteur lui-même ne peut pas formuler une opinion bien déterminée ce qui montre aussi combien cette question a partagé l'avis des contemporains.

²⁰ Toutes les citations proviennent de DIDEROT, *Mélanges*, p. 283-285.

²¹ Ibid., p. 308-309.

²² Ibid., p. 236.

²³ SNYDERS, *La pédagogie en France*, p. 409.

²⁴ DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 494.

Dans ce système de l'éducation, les enfants trouvés ont aussi une place particulière. Diderot suggère de les apprendre à lire et écrire, et un peu d'arithmétique, de géométrie et de mécanique. Il les prédestine « aux arts et métiers »²⁵, tout en leur laissant le libre choix d'un métier qui leur convient. Il leur propose une éducation semblable à celle des jeunes filles, parce que leur situation est semblable de ce point de vue, qu'eux aussi, ils sont destinés à un sort déterminé et n'ont pas de véritable possibilité de choisir.

Si on compare les idées de Diderot avec celles de Rousseau, on peut constater que les deux sont complètement différentes. Rousseau pense que ni les enfants pauvres, ni les riches ne reçoivent une formation adéquate à son époque²⁶. Les pauvres peuvent également avoir du génie et du talent, mais il ne voit pas la voie de la réalisation de leur éducation, c'est la raison pour laquelle le philosophe propose de ne les point éduquer, parce que si la méthode éducative n'est pas convenable, l'enfant peut devenir malheureux. Par cela, toute l'éducation peut perdre son objectif principal qui est rendre l'enfant heureux²⁷.

Quant à la méthode de l'éducation des filles, Rousseau admet également un point de vue différent de celui de Diderot, mais le but de leur éducation ne diffère pas d'une manière fondamentale.

1.1.2. Différences dans l'éducation selon le sexe de l'enfant– l'éducation des filles

Diderot imagine une éducation complètement différente pour les filles et pour les garçons et sur ce point, il ne diffère pas de ses contemporains. Sa conception semble pourtant libérale, il ne se ferme pas à la possibilité de l'égalité entre les femmes et les hommes, contrairement à Rousseau qui pense que la femme est inférieure à l'homme, et leurs capacités sont complémentaires. Cette pensée est exprimée dans l'*Emile*, à travers l'éducation de Sophie qui « est faite pour plaire et pour être subjuguée »²⁸ par l'homme, et est éduqué afin de pouvoir devenir par la suite la compagne de l'homme naturel, Emile. En effet, toute l'éducation de

²⁵ DIDEROT, *Mélanges*, p. 320.

²⁶ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile, ou de l'éducation*, chronol., introd. par Michel Launay, Paris, Flammarion, 1995. p. 56-57. (Désormais : ROUSSEAU, *Emile*)

²⁷ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes. *Recueillies par Jean-Jacques Rousseau*. Introduction, chronologie, bibliographie, notes et choix de variantes par René Pomeau, Paris, Classiques Garnier, 1988. p. 428-429. lettre III, 5^{ème} partie (Désormais : ROUSSEAU, *Julie*)

²⁸ ROUSSEAU, *Emile* p. 466.

filles sert à les préparer au mariage et aux devoirs qu'elles doivent remplir en tant que femmes et après, en tant que mères et épouses.

L'éducation des filles consiste à les introduire aux tâches de la mère dans les oeuvres de tous les deux philosophes.

Dans les oeuvres analysées de Diderot, l'éducation des garçons et celle des filles reçoivent presque la même importance ce qui résulte probablement du fait que Diderot lui-même a aussi une fille. Il puise donc de sa propre expérience quand il parle de cette question.

Dans sa conception, on peut pourtant voir des éléments conservateurs, par exemple il pense que les garçons ne peuvent pas être éduqués ensemble avec les filles, même les femmes des maîtres ne peuvent pas entrer dans le collège parce que « le mélange des deux sexes ne tarde pas à y introduire les mauvaises moeurs et la division »²⁹. Théorie et pratique semblent se contredire dans la pensée de Diderot, parce que en tant que père, c'est lui-même qui assure une éducation à sa fille. Ces idées apparaissent d'une manière divergente dans ses ouvrages.

Les oeuvres fictionnelles et théoriques ne reflètent pas tout à fait la même conception. Elle dépend également du destinataire de l'oeuvre, ainsi les ouvrages écrits à l'impératrice de Russie présentent une conception différente de celle que nous trouvons dans *Le Neveu de Rameau*.

En France, les filles venues d'une famille plus aisée, ont été éduquées dans des couvents jusqu'à l'âge de 15 ans. Après en être sorties, elles se sont mariées à un homme que la famille a jugé de « bon parti ». Les filles n'ont pas atteint dans ces couvents une instruction qui pouvait être vraiment utile dans leur vie ultérieure.

Diderot, de la même façon que Rousseau, parle de l'éducation des filles en France, et il accentue les inconvénients de l'éducation assurée dans les couvents. A ce point, nous pouvons aussi mentionner son roman intitulé *La Religieuse*, malgré le fait que dans cette oeuvre, ce sujet ne soit pas central, mais implicitement, il critique cette sorte d'éducation des filles.

Diderot nomme les institutions qui servent à l'éducation des filles « maison des jeunes filles » (tandis que l'institution des garçons est appelée « école »). Dans les *Mélanges*, il souligne le côté négatif des maisons des filles :

si, chez moi, dans une maison publique d'éducation, une jeune fille était séduite, et que la séduction transpirât, ou par quelque indiscretion ou par les suites naturelles, la maison serait perdue, et perdue pour jamais. Il n'y a point de parents qui voulussent y envoyer leurs enfants³⁰.

²⁹ DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 496.

³⁰ DIDEROT, *Mélanges*, p. 255.

Le philosophe regarde cette question du point de vue de l'impératrice et de la nation qu'il dirige et il trouve que les conséquences d'un tel événement sont très graves et il suggère la clôture de ces maisons. Diderot a connaissance de telles maisons en Russie, mais il trouve qu'une réforme est nécessaire dans ce domaine aussi et qu'elle devrait être l'un des objectifs de l'impératrice.

L'éducation des filles préoccupe Diderot, la question étant personnelle pour lui. Il exprime ses pensées dans son dialogue *Le Neveu de Rameau* dans lequel les deux personnages, LUI et MOI, formulent des idées divergeantes sur ce sujet.

Tous les deux ont un enfant : MOI a une fille, et LUI un garçon. La fille de MOI a huit ans et il veut lui donner un enseignement qui convient à son âge et à son sexe. Tout comme dans son oeuvre intitulée *Sur les femmes*, MOI souligne la psyché et la psychologie particulière des femmes, :

Puisque la nature a été assez ingrate envers elle pour lui donner une organisation délicate, avec une âme sensible, et l'exposer aux mêmes peines de la vie que si elle avait une organisation forte et un coeur de bronze, je lui apprendrai, si je puis, à les supporter avec courage.

En outre, au lieu de lui enseigner les choses indispensables selon les coutumes contemporaines comme la danse et le chant, il lui apprend « à raisonner juste », « de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin et beaucoup de morale ». L'autre personnage, LUI, considère toutes ces connaissances inutiles à une femme, il constate cyniquement qu'elle peut aussi « déraisonner », « minauder », « pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette »³¹.

C'est déjà une sorte de prise de position que l'enfant de LUI est garçon. LUI imagine pour son fils une éducation complètement différente. Déjà le but diverge : « Je veux que mon fils soit heureux ; ou ce qui revient au même honoré, riche et puissant »³².

Ce dialogue attire notre attention au fait que dans l'éducation, la transmission d'un savoir réellement utile et l'acquisition de la manière de se comporter en société sont également nécessaires.

Dans les *Mélanges pour Catherine II*, l'éducation intellectuelle et morale ne sont pas si strictement séparées, elles sont plutôt mêlées : toutes les deux sont importantes, elles se renforcent l'une l'autre.

Il est intéressant que dans cet ouvrage, il continue à prendre comme point de départ l'éducation de sa propre fille, ce qui contredira sa réflexion, étant donné que Diderot essaie de

³¹ Toutes les citations proviennent de DIDEROT, Denis, *Le Neveu de Rameau*, intr., chronol., dossier, bibliogr. par Jean-Claude Bonnet, Paris, GF-Flammarion, 1993. p. 67. (Désormais : DIDEROT, *Le Neveu de Rameau*)

³² Ibid., p. 119.

prouver à Catherine II que l’instruction des filles est possible dans les cadres institutionnalisés. A travers cette éducation, il a le but de « préparer des mères, des épouses et des citoyennes instruites, honnêtes et utiles »³³. Diderot essaie de montrer que le but est semblable que dans le cas de l’éducation de l’homme, les deux doivent devenir « citoyens utiles », « particuliers instruits, honnêtes » et « bons époux »³⁴.

Diderot souligne qu’il trouve particulièrement important dans l’instruction des filles les cours d’anatomie assurés aux filles de 16-18 ans, quelques années avant le mariage. Dans ces cours, elles étudient le corps humain « sur des pièces en cire et injectées qui aient la vérité de la nature, sans en offrir le dégoût ». Par cette étude, il veut garder l’honnêteté des filles, car « quand [elles ont] tout su, [elles n'ont] plus rien cherché à savoir. [Leur] imagination s'est assoupie et [leurs] mœurs n'en sont restées que plus pures ». Elles apprennent également « à quoi s’en tenir sur les discours des hommes ».

Ces cours, donnés par une jeune demoiselle, les préparent à la vie aussi. Les filles apprennent se comporter convenablement en société, elles reçoivent des leçons de la pudeur et de la bienséance, mais ces cours d’anatomie les préparent aussi à la maternité. Cette connaissance peut être utile pendant la grossesse et lors de l’accouchement. En tant que mère, cette étude « lui servira dans la santé pour la conserver ; dans la maladie pour bien désigner le lieu de sa douleur, dans la maison pour son mari, pour ses enfants et pour ses domestiques ».

Ce cours se déroule dans des cadres institutionnalisés, mais il dure « à peine huit jours », ce qui montre que cette éducation n’est pas du tout égale à celle des garçons mais Diderot ne la voit réalisable que de cette manière.

Enfin, il résume le résultat à travers l’exemple de sa fille :

c'est ainsi que ma fille a appris, et ce qu'il lui convenait d'entendre ou de ne pas entendre, et à rester en compagnie ou à s'en retirer à temps, à discerner l'homme honnête de l'homme grossier, l'ouvrage délicat de l'auteur ordurier, le livre dont la lecture lui convenait ou ne lui convenait pas, la raison de ce qui se passait en elle, fille, et de ce qui devait se passer, femme³⁵.

Diderot trouve que son éducation donnée à sa fille était efficace, il lui a appris ce qu’il a pensé qu’il est utile à savoir à une jeune fille et pas plus.

³³ DIDEROT, *Mélanges*, p. 257.

³⁴ DIDEROT, *Plan d’une université*, p. 416-417.

³⁵ Toutes les citations proviennent de DIDEROT, *Mélanges*, p. 257-259.

2. Les personnages ayant un rôle important dans l'éducation de l'enfant

Au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, il subsiste encore l'habitude de donner l'enfant à une nourrice, ce qui était une coutume parfois très dangereuse pour la santé du nouveau-né.

Rousseau et Diderot pensent également que les parents doivent participer dans toute l'éducation de leur enfant et ils refusent l'idée d'une nourrice ou bien ils proposent de bien choisir.

Il peut être intéressant de mentionner la critique vive de Diderot envers Rousseau, qu'il formule dans son *Essai sur Sénèque*. Sa critique concerne entre autres les pensées éducatives de Rousseau, il discute l'originalité et la justesse de ses idées, il propose même de laisser « les idées fantasques d'*Émile*, pour se conformer aux sages préceptes de Locke ». Diderot critique encore quelques pensées de Rousseau sur le rôle de la mère et de la nourrice aussi et le responsabilise à cause de la conduite blâmable des mères :

qu'on lit dans la plupart des moralistes et des médecins que les mères exposaient leur santé, et manquaient leur devoir en refusant à leurs enfants la nourriture qui gonflait leurs mamelles, et que c'est autant la fréquence des accidents que l'éloquence de Rousseau qui les a persuadées³⁶.

Ce qui est bien visible dans les ouvrages de Diderot, c'est qu'il veut confier l'éducation des enfants aux parents et à quelques maîtres d'école. L'apprentissage des enfants commence à la maison. Mais dès que les enfants passent à l'école, ce sont les maîtres qui ont une influence beaucoup plus décisive à l'éducation que les parents.

2.1. Les parents comme précepteurs

Dans les familles bourgeoises, tous les deux parents participent dans l'éducation de leurs enfants. Proportionnellement à leur prise de puissance économique et sociale, ils prêtent plus d'attention à leur instruction. Dans ces familles, l'intimité familiale apparaît et ce sont les parents eux-mêmes qui décident de cette question, et en général, l'enfant n'est pas donné à une nourrice, il reçoit sa première éducation en famille³⁷. Rousseau représente cette même idée lorsqu'il remarque dans l'*Emile* que « la véritable nourrice est la mère, le véritable

³⁶ DIDEROT, Denis, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, in *Oeuvres*, Tome I, édition établie par Laurant Versini, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 1032-1033.

³⁷ SNYDERS, *La pédagogie en France*, p. 297.

précepteur est le père »³⁸. En revanche, ceux qui appartiennent aux classes sociales plus aisées, n'imaginent même pas la possibilité de devenir « parents éducateurs » encore moins de « mère pédagogue »³⁹.

Les pensées de Diderot reflètent cette même idée : il est important selon lui que les parents reconnaissent l'importance de l'éducation dès la naissance de leur enfant. Il veut former de bonnes mères, des époux dignes d'elles qui deviennent par la suite « des parents jaloux de transmettre [à leurs enfants] la bonne éducation qu'ils auront reçue »⁴⁰.

Dans sa lettre à Mme de Forbach, Diderot souligne que la chose principale à apprendre pour les parents est d'agir toujours d'une manière honnête devant leurs enfants « sans se proposer pour modèles », et faire toujours attention à eux sans les regarder sans cesse. Ce qui est de la même importance, c'est l'exemple personnel qui comprend le parler correct et la réflexion juste et logique. Diderot propose également aux parents de montrer du remords à cause de leurs fautes graves commises, et par cela il veut atteindre que l'enfant aussi suive cet exemple. En plus, l'auteur trouve également primordial que les parents considèrent l'enfant comme une personne à part entière, qu'ils lui apprennent la véracité et l'expression précise et claire. Il veut donc conserver en eux le sentiment de la dignité, de la franchise, de la liberté, et de les accoutumer à ne reconnaître de despotisme que celui de la vertu et de la vérité ». Enfin, Diderot propose encore d'habituer l'enfant à l'ordre et à la modération ; tâches, que l'auteur attribue également aux parents⁴¹.

L'éducation constitue une question sociale et politique. Dans les parties suivantes, notre analyse se basera en premier lieu sur un texte fictionnel, *Le Neveu de Rameau*, mais nous allons le mettre en parallèle avec d'autres ouvrages.

³⁸ ROUSSEAU, *Emile*, p. 51.

³⁹ BROUARD-ARENDS, Isabelle, « Vies et images maternelles dans la littérature française du dix-huitième siècle », *Studies on Voltaire*, Oxford, 1991. p. 240. (Désormais : BROUARD-ARENDS, « Vies et images maternelles »)

⁴⁰ DIDEROT, *Mélanges*, p. 342.

⁴¹ DIDEROT, Denis, « A la comtesse de Forbach », in *Oeuvres*, Tome V, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1995. p. 1102-1103. (Désormais : DIDEROT, « A la comtesse de Forbach »)

2.1.1. Le père

Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'autorité paternelle se repose dans les familles bourgeoises sur les soins que le père a donné à ses enfants⁴². Diderot, tout comme Rousseau, fait une réflexion sur le rôle du père dans la vie de son enfant. Rousseau, dans ses ouvrages, ne donne pas un véritable modèle de père qui puisse activement participer dans l'éducation. Les personnages de père, comme M. d'Etange, M. de Wolmar, le père et le mari de Julie de la *Nouvelle Héloïse*, s'occupent plus de la réputation de leur famille que de l'instruction de leurs enfants. Selon la pensée exprimée par Rousseau dans l'*Emile*, un père a trois tâches à remplir : « [i]l doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables ; il doit des citoyens à l'Etat »⁴³.

Parmi les ouvrages de Diderot, cette problématique apparaît dans *Le Neveu de Rameau*, dans une discussion. Pour MOI, l'éducation des enfants signifie une des valeurs essentielles du citoyen : « il m'est infiniment plus doux encore [...] d'avoir [...] passé quelques heures instructives avec mes enfants ». LUI s'oppose à cette opinion, il pense que veiller à l'éducation des enfants est « l'affaire d'un précepteur »⁴⁴. Mais il formule également les tâches d'un bon père : il doit « marquer [à son enfant] la juste mesure, l'art d'esquiver à la honte, au déshonneur et aux lois »⁴⁵.

Quand même, LUI, qui a un fils, veut « arrêter en lui l'effet de la maudite molécule paternelle », mais il ne croit pas dans son succès. Cela pose le problème si le caractère de l'homme dépend en premier lieu des gènes, ou bien l'éducation peut jouer également son rôle.

S'il est destiné à devenir un homme de bien, je n'y nuirai pas. Mais si la molécule voulait qu'il fût un vaurien comme son père, les peines que j'aurais prises pour en faire un homme honnête lui seraient très nuisibles ; l'éducation croisant sans cesse la pente de la molécule, il serait tiré comme par deux forces contraires, et marcherait tout de guingois, dans le chemin de la vie [...]. Avant que la molécule paternelle n'eût repris le dessus et ne l'eût amené à la parfaite abjection où j'en suis, il lui faudrait un temps infini : il perdrait ses plus belles années. Je n'y fais rien à présent. Je le laisse venir. Je l'examine. Il est déjà gourmand, patelin, filou, paresseux, menteur .

LUI lance l'idée que l'éducation peut avoir quelque effet, mais assitôt, il rejette cette pensée, et argumente pour le fait que les gènes hérités déterminent l'homme. Il observe plutôt le résultat de la réalisation de sa théorie, et refuse sa responsabilité : « Si [l'éducation] est mauvaise, c'est la faute des mœurs de ma nation et non la mienne ».

⁴² SNYDERS, *La pédagogie en France*, p. 297.

⁴³ ROUSSEAU, *Emile*, p. 51-53.

⁴⁴ DIDEROT, *Le neveu de Rameau*, p. 76-77.

⁴⁵ Ibid., p. 119.

L'unique but de LUI en ce qui concerne l'instruction, c'est que son fils devienne heureux, « ou ce qui revient au même honoré, riche et puissant »⁴⁶, mais les moyens qu'il utilise pour obtenir ce but ne sont pas toujours honnêtes. L'éducation morale fait partie également des sujets discutés dans cette oeuvre. MOI a l'intention d'éduquer une fille honnête, mais LUI a la conviction qu'il ne faut pas être honnête pour être heureux.

Diderot, dans les *Mélanges*, prend position : dans les écoles publiques, il veut former des citoyens à la fois honnêtes et éclairés, et dans le chapitre LXXXI, il complète cette réflexion par la pensée qu'« il faut rendre un homme honnête, bon et juste avant que de le rendre fort »⁴⁷.

Il fait une réflexion sur cette même question dans la lettre à Mme de Forbach. L'auteur se pose le problème s'il faut élever l'enfant à devenir un homme honnête ou bien un homme grand. Mais enfin il conclut que par le fait qu'il le rend honnête, il peut le rendre grand.

Je doute que le méchant puisse être véritablement grand ; je veux donc que mon enfant soit bon. Quand le méchant pourrait être véritablement grand, comme il serait au moins incertain s'il ferait le bonheur ou le malheur de sa nation, je voudrais encore qu'il fût bon.

Les moyens principaux pour atteindre cela sont « la justice », « la fermeté » et l'étude des sciences exactes : « les mathématiques deviennent une science usuelle, une règle de vie, une balance universelle ; et Euclide, qui m'apprend à comparer les avantages et les désavantages d'une action, est encore un maître de morale. L'esprit géométrique et l'esprit juste, c'est le même esprit »⁴⁸.

Diderot ne pense même pas que c'est uniquement le père qui peut devenir précepteur de son enfant, mais il attribue une importance fondamentale à la mère aussi.

⁴⁶ Ibid., p. 116-117 ; 119.

⁴⁷ DIDEROT, *Mélanges*, p. 400.

⁴⁸ DIDEROT, « A la comtesse de Forbach », p. 1099-1101.

2.1.2. La mère

La conception concernant le rôle de la mère a beaucoup changé au cours de cette époque, la pensée que les deux parents peuvent avoir droit de décider de la question de l'éducation des enfants fait son apparition et cela montre une sorte d'égalité entre le père et la mère. Dans l'*Encyclopédie*, nous retrouvons cette idée dans l'article « Pouvoir paternel », écrit par le chevalier de Jaucourt :

les mères ont un droit et un pouvoir égal à celui des pères ; car les obligations imposées aux enfants tirent semblablement leur origine de la mère comme du père, puisqu'ils ont également concouru à les mettre au monde. Aussi les lois positives de Dieu touchant l'obéissance des enfants, joignent sans nulle distinction le père et la mère ; tous deux ont une espèce de domination et de juridiction sur leurs enfans, non seulement lorsqu'ils viennent au monde, mais encore pendant leur enfance.⁴⁹

La transformation du rôle de la mère est soulignée dans plusieurs ouvrages de Diderot, entre autre dans *Les deux amis de Bourbonne*, dans lequel l'auteur met des mots dédaigneux à l'égard de ce changement dans la bouche d'un homme ecclésiastique, M. Papin :

La femme Olivier est une arrogante qui m'a manqué en plus d'une occasion ; sous prétexte qu'elle sait lire et écrire, elle se croit en état d'élever ses enfans ; et on ne les voit ni aux écoles de la paroisse, ni à mes instructions. Que madame juge, d'après cela, si des gens de cette espèce sont bien dignes de ses bontés ! L'Évangile ne cesse de nous recommander la commisération pour les pauvres ; mais on double le mérite de sa charité par un bon choix des misérables ; et personne ne connaît mieux les vrais indigents que le pasteur commun des indigents et des riches⁵⁰.

La femme d'Olivier se sent apte à éduquer elle-même ses fils, et elle en est obligée car son mari est mort. Dans cette question, elle s'estime égale à l'homme et elle persiste dans son opinion malgré le fait que ce ne soit pas l'opinion généralement acceptée.

Rousseau attribue également à la mère un rôle primordial tant dans l'éducation que dans la cohésion de la famille. Le philosophe retrace un modèle idéal de mère dans l'*Emile* qu'il essaie de réaliser dans la *Nouvelle Héloïse*, mais ce roman représente plutôt la « chute maternelle »⁵¹ ce qui est bien visible par l'exemple de tous les trois figures de mère qui échouent en tant que mère à cause du fait qu'elles ne peuvent pas assumer une fonction de leur existence.

Diderot réfléchit également sur le rôle maternelle dans le dialogue *Le Neveu de Rameau* aussi. Dans cette oeuvre, les deux personnages, LUI et MOI ont une opinion bien

⁴⁹ JAUCOURT, Louis, chevalier de, « Pouvoir paternel » in *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la dir. de Diderot et d'Alembert, [http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?a.98:53:1./var/artfla/encyclopedia/textdata/image/] (consulté le 4 avril 2013, 14:32)

⁵⁰ DIDEROT, Denis, *Les deux amis de Bourbonne*, in *Contes*, préface, notes et notices par Béatrice Didier, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1998. p. 71.

⁵¹ BROUARD-ARENDS, « Vies et images maternelles », p. 265.

déterminée du rôle que la mère doit remplir dans la famille et dans l'éducation de l'enfant. Diderot présente un partage des tâches éducatives entre les parents. MOI a une fille de 8 ans et il trouve naturel qu'elle est éduquée par sa mère, « car il faut avoir la paix chez soi »⁵², constatation un peu ironique de Diderot s'occupant lui-même de l'éducation de sa fille.

Diderot accentue dans le *Plan d'une Université* aussi ce qu'il dit dans sa lettre à Mme de Forbach, notamment que les parents doivent être en premier lieu un modèle, l'exemple à suivre pour leur enfant. Les seconds personnages principaux dans l'instruction de l'enfant, les maîtres d'écoles doivent également être respectés par les parents, sinon, l'éducation ne mène à rien :

Un père, une mère qui méprise l'instituteur de son fils, l'avilit, et l'enfant est mal élevé : un souverain qui n'honore pas les maîtres de ses sujets, les avilit, les réduit à la condition de pédants, et la nation est mal élevée⁵³.

D'une part, le maître doit donc être édifiant dans son savoir, ses moeurs et sa pratique éducative ; d'autre part les parents doivent respecter le maître et renforcer ce sentiment dans l'enfant. Cette même idée est présente dans l'*Emile*, lorsque Rousseau constate que la mère doit estimer la nourrice, parler respectueusement avec elle, sinon l'enfant, voyant cet exemple, ne respectera pas sa mère non plus.

2.2. Les caractéristiques d'un bon maître et sa relation avec l'enfant

Malgré le fait que tous les deux philosophes attribuent un rôle si important aux parents, ils croient nécessaire de compléter l'éducation domestique par une éducation donnée par des maîtres ou par un précepteur. C'est la raison pour laquelle Diderot met l'enfant dans les écoles publiques, dans des cadres institutionnels. Les maîtres d'écoles deviennent des personnages très importants dans la vie des élèves, mais leur relation n'est pas si étroite que nous pouvons voir dans l'*Emile* de Rousseau.

Les deux philosophes affichent des prétentions élevées devant les précepteurs et les maîtres. Rousseau pense qu'il doit être exceptionnel, qui peut donner la meilleure éducation possible à Emile, car ce dernier va devenir « l'homme naturel ». Rousseau substitue la place subordonnée de l'élève par un lien affectif qui doit régner entre eux , en plus, le précepteur

⁵² DIDEROT, *Le neveu de Rameau*, p. 66.

⁵³ DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 479.

doit créer une ambiance fondée sur l'amitié et la liberté⁵⁴. Rousseau remplace encore l'ancienne autorité par l'entendement et par l'aide du développement de l'enfant, car « il s'agit moins pour lui d'instruire que de conduire »⁵⁵. Sa méthode éducative s'appelle éducation « négative »⁵⁶.

Diderot, comme Rousseau rejette l'éducation ecclésiastique, et il propose d'accéder au savoir nécessaire pour leur future profession dans les institutions publiques. L'auteur partage l'opinion de la plupart de ses contemporains que les jésuites sont de mauvais instituteurs, il approuve « l'expulsion des mauvais maîtres connus sous le nom de jésuites »⁵⁷. Il critique encore la manque de l'utilité publique de l'enseignement de la France dans le *Plan d'une université* :

Tous ont assez bien connu les vices de notre éducation publique ; aucun d'entre eux qui nous ait donné les vrais moyens de la rectifier. Nulle distinction entre ce qu'il importe à tous le savoir, et ce qu'il importe d'enseigner à quelques-uns. Nul égard ni à l'utilité plus ou moins générale des connaissances, ni à l'ordre des études qui devrait être le corollaire. Partout la liaison essentielle des sciences est ignorée ou négligée⁵⁸.

La critique de Diderot ne concerne pas uniquement le système scolaire, mais aussi les enseignants. Il rédige l'opinion dans sa lettre à la comtesse de Forbach que « [l]es bons maîtres sont rares, parce qu'ils traînent leurs élèves pied à pied, et qu'on a fait avec eux une route immense, sans qu'ils se soient avisés une fois de nous arrêter sur les sommités, et de promener nos regards autour de l'horizon »⁵⁹. Ce n'est donc pas assez de bien connaître une branche de la science, il faut pouvoir la transmettre aux enfants d'une manière qui convient à leur âge et à leur intérêt.

Diderot veille aussi au fait que ce sont des enfants qu'on veut instruire et pas des petits adultes, c'est la raison pour laquelle il propose plusieurs réformes dans cette éducation, par exemple il donne des conseils méthodologiques, comme aller du facile vers le difficile, et de l'utile au moins utile. Le philosophe a encore l'idée que le but des études universitaires serait d'assurer un savoir aux jeunes qui leur permettra de trouver un travail de leur choix⁶⁰. Il accentue dans les *Mélanges* que l'apprentissage des langues anciennes tel que le latin et le grec n'a aucune utilité, cependant il conseille leur étude dans le *Plan d'une Université*, mais

⁵⁴ L'AMINOT, Tanguy, « Précepteur » in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la dir. de Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1996. p. 744.

⁵⁵ Ibid., p. 55.

⁵⁶ Ibid., p. 112-113.

⁵⁷ DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 424.

⁵⁸ Ibid., p. 416.

⁵⁹ DIDEROT, *A la comtesse de Forbach*, p. 1101-1102.

⁶⁰ PORSET, Charles, « Diderot et la réforme de l'université russe », in *Eclectisme et cohérences des Lumières. Mélanges offerts à Jean Ehrard*. Textes recueillis et publiés par Jean-Louis JAM avec une préface de René POMEAU, Nizet, 1992, p. 140 ; 143.

seulement quand « l'étudiant n'étant plus un enfant, ayant le jugement fait, et la tête meublée d'une assez bonne provision de connaissances élémentaires en tout genre »⁶¹.

L'auteur met l'éducation dans des cadres institutionnels et il imagine ces établissements financés par l'État. Par cette transformation, les maîtres reçoivent un rôle plus grand que les précepteurs. Ce sont les maîtres qui deviennent un des personnages des plus importantes dans la vie de l'enfant.

Le rôle du maître ou du précepteur constitue un sujet de discussion dans *Le Neveu de Rameau* aussi. Le personnage de MOI veut un ou deux maîtres pour l'instruction de sa fille, mais LUI met en doute cette conception :

Et ces maîtres, vous espérez qu'ils sauront la grammaire, la fable, l'histoire, la géographie, la morale dont ils lui donneront des leçons ? [...] S'ils possédaient toutes ces choses assez pour les montrer, ils ne les montreraient pas. [...] c'est qu'ils auraient passé leur vie à les étudier⁶².

Contrairement à MOI, LUI confie l'éducation de son fils à un précepteur, il ne s'en occupe point. Il ne veut dans aucun cas assumer cette tâche, il rejette complètement cette idée après la proposition de MOI : « Ma foi, ce ne sera pas moi ; mais peut-être un jour, le mari de ma fille ou la femme de mon fils »⁶³.

Dans un ouvrage théorique, *Le Plan d'une Université*, Diderot précise et nuance son idée sur le bon maître. Il présente la pensée que les maîtres devraient être choisis par un concours selon leurs mœurs et leur capacité intellectuelle. Il précise que le bon maître doit avoir à la fois trois qualités : « la science approfondie de la matière qu'il doit enseigner ; un esprit juste ; une âme honnête et sensible »⁶⁴. Ayant déjà peur que l'éducation uniformise les jeunes de différents caractères, il avertit également des dangers d'un mauvais instituteur qui est nuisible non seulement pour le jeune élève, mais également pour la société :

ne prépar[a]nt dans leurs écoliers que des maîtres qui leur ressemblent, il s'établit une perpétuité d'ignorance traditionnelle et consacrée par de vieilles institutions ; tandis que les connaissances brillent de toute part, les ombres épaisses de l'ignorance continuent de couvrir ces asiles de la dispute bruyante et de l'inutilité⁶⁵.

Les professeurs peuvent être mariés ou célibataires, mais ceux qui ont une famille, sont plus indulgents avec les élèves. Ils ne doivent pas porter une « vile et funeste prédilection »⁶⁶ pour les enfants riches, et il est important qu'ils traitent pareillement tous les élèves. Pour Diderot, la relation entre maître et élève doit être égalitaire, pourtant il est nécessaire que les enfants

⁶¹ DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 453.

⁶² DIDEROT, *Le neveu de Rameau*, p. 68.

⁶³ Ibid., p. 76.

⁶⁴ DIDEROT, *Plan d'une université*, p. 496.

⁶⁵ Ibid., p. 424.

⁶⁶ Ibid., p. 419.

respectent les enseignants. Cependant, l'enfant ne doit pas être traité comme un adulte, le « temps des études » et celui des loisirs est organisé, surveillé par les maîtres :

Chaque classe d'étudiants aura son enceinte particulière et séparée, et pendant le temps des études, sous les professeurs, et au sortir des études.

Au sortir des études, les élèves passeront sous un nouvel ordre de maîtres que nous appelons ici maîtres de quartiers ou répétiteurs⁶⁷.

Cette même pensée est présente chez Rousseau aussi : dans son ouvrage théorique de l'éducation, le précepteur est constamment présent dans la vie d'Emile.

Diderot attribue à un maître non pas la seule tâche d'enseigner sa propre matière, mais il doit aussi préparer les élèves à vivre dans le monde. Il a donc ainsi une double responsabilité envers l'enfant. Il juge utile qu'un professeur d'anatomie et de physiologie soit « obligé de finir son cours par quelques leçons sur l'art de fortifier le corps et de conserver sa santé, et de ne pas oublier la longue liste de souffrances que l'homme intempérant se prépare »⁶⁸.

Diderot est très exigeant à l'égard des professeurs, il pense qu'ils ne doivent pas commettre de faute et s'ils en commettent une, cela « ne doit jamais être traité légèrement ». L'auteur s'adresse enfin en ces termes à la fois aux pères et à Catherine II :

Pères, l'indulgence déplacée pour l'instituteur de vos enfants retombera sur eux et sur vous. Souverains, l'indulgence déplacée pour de mauvais instituteurs retombera sur l'espoir de votre nation et sur vous⁶⁹.

Diderot traite donc l'éducation à la fois comme une question morale et politique. Selon le destinataire des ouvrages, il regarde ce sujet du point de vue d'un père ou d'un instituteur et d'un souverain.

⁶⁷ Ibid., p. 489.

⁶⁸ Ibid., p. 443.

⁶⁹ Ibid., p. 497.

Conclusion

L'enfant et son instruction se trouvent au sein de la réflexion de Diderot, tout comme dans celle de Rousseau, ils s'affirment de ce sujet abondamment dans plusieurs ouvrages. Dans ce travail, nous avons mis au centre de notre analyse les ouvrages de Diderot, mais nous avons l'intention de choisir les points de vue selon les sujets concernant l'éducation qui ont de la même importance dans les ouvrages de différents genres des deux auteurs. Cette étude s'organise autour de deux grandes questions : la place de l'enfant dans la société et la place qu'il occupe dans la famille. Dans nos analyses, nous avons cherché à démontrer, à l'aide des textes choisis, que l'enfant reçoit un rôle de plus en plus important dans la société ainsi que dans la famille à partir de cette période.

La société et la mentalité contemporaines ont beaucoup influencé le mode de réflexion des deux philosophes. Le point de départ est donc le même chez Diderot et Rousseau. Par la transformation de l'image sur l'enfance au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, ils reconnaissent que l'éducation contemporaine n'est plus convenable, et c'est la raison pour laquelle ils proposent de nouveaux modes d'instruction. Les méthodes décrites par Diderot et par Rousseau diffèrent d'une manière fondamentale : Diderot imagine l'éducation au sein de la société, tandis que Rousseau opte pour l'éducation domestique qui se déroule à la campagne.

Les deux philosophes ne regardent pas de la même façon le rapport entre la société et l'enfant, ce qui est bien visible par le fait que Diderot propose une instruction obligatoire et gratuite pour toute la société, y compris les pauvres, tandis que Rousseau n'a la moindre idée de l'éducation des enfants de basse extraction, probablement cela peut être la raison pour laquelle il choisit pour la représentation de l'« homme naturel » un enfant riche.

Au cours de ce siècle, on peut voir une transformation fondamentale de la vie familiale de la bourgeoisie, ce qui entraîne le changement de la situation de l'enfant dans la famille. Le rapport entre les parents se transforme, et cela détermine également le mode de l'éducation de l'enfant. Les deux philosophes sont d'accord sur le fait que le but de l'éducation est de devenir de bons parents et de bons époux, mais le rapport entre les époux est différent dans les ouvrages étudiés. Diderot pense qu'entre les parents, une sorte d'égalité peut se réaliser, en revanche, Rousseau insiste sur le fait que la femme reste toujours inférieure à l'homme, même si elle a aussi une fonction très importante à l'intérieur de la famille. Entre la théorie et la pratique représentée dans *La nouvelle Héloïse*, Rousseau semble

établir un paradoxe, car à travers le mariage de Julie et de M. de Wolmar, il se contredit, étant donné que les époux sont plus ou moins égaux. Julie participe d'une manière active dans l'éducation de ses enfants, même si elle a deux fils, et à l'époque, les femmes ne prenaient pas vraiment part que dans l'éducation des filles. En revanche, le père, M. de Wolmar est relégué à l'arrière-plan dans l'instruction effective, mais c'est lui qui est le « théoricien » et Julie éduque ses enfants en suivant ses principes. En revanche, Diderot, lui-même aussi père, argumente pour le fait que tous les deux parents doivent prendre leur part de l'éducation. Cette pensée est surtout accentuée dans *Le Neveu de Rameau*, dans lequel MOI soulève la possibilité que le père doit également participer d'une manière active dans l'éducation et que le père et la mère peuvent partager les tâches éducatives. En revanche, l'autre personnage, LUI, rejette cette idée, et enfin, le point de vue définitif de Diderot n'est pas clairement révélé.

A côté de l'instruction reçue des parents, les philosophes trouvent nécessaire de donner à l'enfant un ou plusieurs maîtres. Ces maîtres ont pour tâche, en dehors de la transmission des connaissances scientifiques, de préparer l'élève à vivre, à agir dans le monde. Diderot, contrairement à Rousseau, met l'éducation dans des cadres institutionnels, où la relation entre maître et élève est moins étroite qu'entre Emile et son précepteur dans l'ouvrage de Rousseau. Mais quant au choix du maître, Diderot souligne également l'importance d'être un homme honnête et intelligent.

Pareillement à Diderot et à Rousseau, les pédagogies modernes luttent contre l'impersonnalité des écoles « traditionnelles » par le fait qu'ils mettent l'enfant au centre. Ils suivent l'idée qu'il faut éduquer l'individu en petits groupes, parce qu'à l'aide de ce processus, l'enfant peut devenir citoyen conscient de la société.

Références bibliographiques

Littérature primaire

DIDEROT, Denis, « A la comtesse de Forbach », in *Oeuvres*, Tome V, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1995. p. 1099-1103.

DIDEROT, Denis, « Ecriture » in *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la dir. de Diderot et d'Alembert, [<http://artflx.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.4:647:12.encyclopedia0311.3752223>] (consulté le 2 avril 2013, 20:01)

DIDEROT, Denis, *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, in *Oeuvres*, Tome I, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1994. p. 963-1251.

DIDEROT, Denis, *Le neveu de Rameau*, intr., chronol., dossier, bibliogr. par Jean-Claude Bonnet, Paris, GF-Flammarion, 1993.

DIDEROT, Denis, *Les deux amis de Bourbonne*, in *Contes*, préface, notes et notices par Béatrice Didier, Paris, Le Livre de Poche, 1998. p. 60-74.

DIDEROT, Denis, *Mélanges philosophiques, historiques, etc., pour Catherine II*, in *Oeuvres*, Tome III, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1995. p. 197-407.

DIDEROT, Denis, *Plan d'une université*, in *Oeuvres*, Tome III, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1995. p. 409-500.

DIDEROT, Denis, *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme*, in *Oeuvres*, Tome I, édition établie par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1994. p. 919. p. 771-923.

JAUCOURT, Louis, chevalier de, « Pouvoir paternel » in *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, sous la dir. de Diderot et d'Alembert, [http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?a.98:53:1./var/artfla/encyclopedia/textdata/image/] (consulté le 4 avril 2013, 14:32)

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile, ou de l'éducation*, chronol., introd. par Michel Launay, Paris, Flammarion, 1995.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes. Recueillies par Jean-Jacques Rousseau. Introduction, chronologie, bibliographie, notes et choix de variantes par René Pomeau, Paris, Classiques Garnier, 1988.

Littérature secondaire

ARIES, Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1973.

BROUARD-ARENDS, Isabelle, « Vies et images maternelles dans la littérature française du dix-huitième siècle » *Studies on Voltaire*, Oxford, 1991.

COULET, Henri, « Femme » in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la dir. de Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1996. p. 332-336.

COULET, Henri, « Julie ou La Nouvelle Héloïse. Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes. Recueillies par J. J. Rousseau » in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la dir. de Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1996. p. 464-471.

L'AMINOT, Tanguy, « Éducation » in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la dir. de Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1996. p. 275-278.

L'AMINOT, Tanguy, « Émile, ou de l'éducation » in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la dir. de Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1996. p. 283-292.

L'AMINOT, Tanguy, « Enfance/enfant » in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la dir. de Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1996. p. 296-297.

L'AMINOT, Tanguy, « Précepteur » in *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la dir. de Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, Paris, Champion, 1996. p. 743-745.

MARTIN, Christophe, « Éductions négatives ». *Fiction d'expérimentation pédagogique au XVIII^e siècle*, Paris, Classique Garnier, 2012.

MOREL, Marie-France, « Enfance », in *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la dir. de Michel Delon, Paris, PUF, 2007. p. 397-400.

PEROL, Lucette, « Diderot et les problèmes de l'éducation » in : *Diderot : Il politico, il filosofo, lo scrittore. A cura di Alfredo Mango*, Milano, 1986. p. 151-178.

PORSET, Charles, « Diderot et la réforme de l'université russe », in *Eclectisme et cohérences des Lumières. Mélanges offerts à Jean Ehrard*. Textes recueillis et publiés par Jean-Louis JAM avec une préface de René POMEAU, Nizet, 1992. p.137-145.

PUKÁNSZKY, Béla, *A gyermekkor története*, [L'histoire de l'enfance], Budapest, Műszaki Könyvkiadó, 2002.

SNYDERS, Georges, *La pédagogie en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1965.

STENGER, Gerhardt, *Diderot. Le combattant de la liberté*, Paris, Perrin, 2013.